

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 48

Artikel: Boutades
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186616>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et vous aurez un de ces jours, la corvée de le conduire à Sainte-Anne.

Le cœur de Jeanne pleurait, en dedans, des larmes de sang, hélas ! elle était forcée de reconnaître que ce qu'on lui disait était vrai.

Elle entrevoyait Sainte-Anne, la folie, plus de travail, plus d'homme !... plus de famille, et cela dans un avenir trop prochain.

Alors la pauvre femme travaillait, pleurait, suppliait Simon de rester à côté d'elle les soirs, les dimanches, les jours de fête; mais elle n'obtenait rien : — le buveur d'absinthe n'entendait rien non plus et le forgeron, quoi qu'en dit sa femme, en était arrivé à rapetisser ses journées, car il ne travaillait déjà plus comme autrefois, aussi au lieu de faire sortir deux journées, ainsi que, dans sa dignité d'épouse, elle s'appliquait à le dire, espérant le faire croire à ceux qui l'écoutaient, il gagnait bien moins qu'autrefois.

— C'est le commencement de la fin, se disait Jeanne, pour sûr, c'est ça qui nous arrive.

Bientôt Simon chercha à droite, à gauche, dans les angles des deux chambres, ce dont on n'avait pas absolument besoin tout de suite, pour le brocarter, afin d'en boire le prix, sa soif augmentait à proportion qu'il buvait davantage.

Et puis, il n'aimait pas à boire seul, le forgeron, et les camarades donc !... rien n'est gai comme une table bien garnie ; rien n'est plaisant comme de se trouver toute une troupe, autour du zinc et c'était une joie que le forgeron se procurait quotidiennement.

Tout y passa, tout !... le joli linge roux qui, lavé par les mains soigneuses de la petite femme, était devenu blanc ; la pendule, les rideaux, l'armoire même : — on n'en avait plus besoin, puisqu'il n'y avait rien à serrer dedans !...

Il y avait deux ans que cela durait et Simon avait tout nettoyé chez lui.

Par un vilain soir d'hiver, le mois de novembre n'est pas toujours beau à Paris, Jeanne était assise travaillant sans cesse ; il n'y avait plus de feu dans l'âtre, elle avait ses pauvres pieds réunis sur une chaufferette afin de se garantir du froid aigu qui mordait d'autant plus sur elle, qu'il y avait longtemps déjà que, pour acheter de quoi faire le manger au logis, les robes et bien d'autres choses encore, avaient été au mont-de-piété ; puis on avait vendu les reconnaissances et Jeanne grelottait, en cousant des robes pour les autres.

Simon rentra et, par hasard, il n'était pas gris ce jour-là.

— Ah ! te voilà, fit-elle, c'est bien, ça n'est pas dommage vraiment, et la jeune femme ne leva pas les yeux de dessus sa couture.

Qu'est-ce que tu cherches ? demanda-t-elle quelques instants après, en entendant son mari aller et venir dans leurs chambres vides.

— Rien, dit-il, en baissant la tête comme un homme qui se sent coupable, rien !...

— Tu mens, fit Jeanne, tu cherches encore quelque chose à vendre, pour aller boire ; attends un peu, tu pourras vendre ton enfant, car c'est tout ce qui te restera.

— Un enfant !... fit le forgeron, honteux et tremblant ; Jeanne, répète-moi ce que tu as dit. C'est-il vrai ? que...

— Hélas ! oui, j'ai encore ce malheur-là, avec tous les autres, lui dit-elle brusquement ; Jeanne n'avait plus d'amour pour son mari, sa tendresse s'était vite envolée :

— les femmes n'aiment pas les hommes qui se grisent.

— Et tu appelles ça un malheur ? dit Simon ; tiens, faisons la paix, Jeannette, car je suis bien content, moi.

— Eh bien ! puisque tu es si content que ça, tu iras tout seul le porter aux Enfants-Trouvés ; tu vois bien que ce n'est pas avec ce que nous avons ici que nous pourrons l'élever et le nourrir.

— Voyons, ma petite Jeanne, ne sois pas méchante ; parlons du petit !... j'aime mieux ça...

L'ouvrière regarda son mari, elle lui trouvait, dans les yeux une étrange expression : — c'était vrai pourtant qu'à ce seul mot *d'enfant* l'ivrogne avait été transfiguré.

(A suivre.)

Boutades.

Au restaurant : Garçon, ces huîtres ne sont pas fraîches.

— Monsieur doit se tromper ; au reste, je ne suis pas dedans.

— Cela ne prouve qu'une chose, c'est que vous n'êtes pas à votre place.

Très spirituels, parfois, les ivrognes : « C'est drôle, disait un soir l'un de ceux-ci, en décrivant les plus capricieuses arabesques, je bois depuis ce matin et je ne suis pas encore gris. »

Tout à coup il aperçoit un énorme accroc à sa blouse : « Que je suis bête, s'écrie-t-il ; c'est tout simple, j'ai une fuite ! »

Sur le boulevard, une grosse femme bâille à se décrocher la mâchoire. Un jeune plaisir passe et s'écrie : « Ferme donc la boîte aux lettres, la levée est faite. »

C'était en 1840. Par un jour nébuleux de décembre, un gendarme suivait paisiblement la route d'Echallens à Orbe, lorsqu'arrivé dans la forêt, il fut aperçu par deux braconniers cachés dans un fourré. L'un de ceux-ci dit doucement à son camarade : « Veux-tu parier que je lui mets en bas son schako ? » — Malheureux ! fait l'autre. Aussitôt, pan,... le coup part, le schako vole au loin, et le gendarme atterré tombe à genoux. Nos deux estafiers détalent en bas le ravin ombreux qui conduit au village de **. Là, ils entrent au cabaret, et, quelques moments plus tard, voient passer le gendarme : « Le voilà ! je t'ai bien dit qu'il n'avait rien de mal. » — Tout de même, répond celui qui n'avait pas tiré, tu aurais pourtant pu le tuer ! — Tais-toi, nigaud, j'ai miré droit dessous le pompon ; c'était seulement pour l'épouvanter.

On nous assure que l'un de ces braconniers est mort seulement l'année dernière, à un âge très avancé et après avoir chassé pendant plus d'un demi-siècle dans la contrée.

Théâtre de Lausanne

Dimanche 27 novembre 1881

LA VIE DE BOHÈME

pièce en 5 actes.

LE BAL DU GRAND MONDE

comédie-vauville en 1 acte.

Bureau à 6 $\frac{1}{2}$ b. — Rideau à 7 b.

L. MONNET

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie